

**BULLETIN MENSUEL**  
DE LA  
**SOCIÉTÉ LINNÉENNE DE LYON**  
FONDÉE EN 1822

*Reconnue d'utilité publique par décret du 9 août 1937.*

*Secrétaire général : M. le D<sup>r</sup> BONNAMOUR, 49, avenue de Saxe ; Trésorier : M. P. GUILLEMOZ, 7, quai de Retz*

**SIÈGE SOCIAL A LYON : 33, rue Bossuet (Immeuble Municipal)**

<b>ABONNEMENT ANNUEL</b>	France et Colonies Françaises. . . . .	25 francs
	Étranger. . . . .	50 —

2.044 Membres	<i>MULTA PAUCIS</i>	Chèques postaux c/c Lyon, 101-98
---------------	---------------------	----------------------------------

## PARTIE ADMINISTRATIVE

### ORDRES DU JOUR

#### CONSEIL D'ADMINISTRATION

Séance du Mardi 8 Mars, à 20 h. 30.

1<sup>o</sup> *Vote sur l'admission de :*

M. VALETTE Léonce, industriel, 27 bis, avenue Esquirol, Lyon, *Ephéméroptères*, parrains, MM. les D<sup>rs</sup> Massia et Bonnamour. — M. le chanoine A. CARPENTIER, professeur de botanique, 13, rue de Toul, Lille (Nord), parrains MM. Viret et D<sup>r</sup> Bonnamour. — M<sup>me</sup> MAZENOT, 21, rue Childebart, Lyon, parrains MM. Viret et D<sup>r</sup> Bonnamour. — M. PRAVIEL G., chef de travaux à l'Institut agronomique, 16, rue Claude-Bernard, Paris, *Lépidoptères*, parrains MM. les D<sup>rs</sup> Riel et Bonnamour. — M. PASSAS Marcel, 21, rue Tête-d'Or, chez M<sup>me</sup> Ducreux, Lyon, *Botanique*, parrains MM. Perra et Champremier. — M. MILO BURLINI, Ponganokeuch, Trevisa (Italie), parrains M. G. Coen et D<sup>r</sup> Bonnamour. — M. PETIT (René), 17, rue Raspail, Roanne (Loire), parrains MM. Card'et Plasse.

2<sup>o</sup> Projet de circulaire pour la cotisation scolaire.

3<sup>o</sup> Questions diverses.

#### SECTION D'ANTHROPOLOGIE, DE BIOLOGIE ET D'HISTOIRE NATURELLE GÉNÉRALE

Séance du Samedi 12 Mars, à 17 heures.

1<sup>o</sup> MM. BOISSIEUX et LE COARER. — Présentation d'un Orvet pourvu de ses pattes et vivant.

2<sup>o</sup> M. ROGER. — Sur quelques Pectens actuels.

3<sup>o</sup> M. le D<sup>r</sup> ARCELIN. — Étude des principales manifestations artistiques rencontrées à Solutré.

#### SECTION BOTANIQUE

Séance du Lundi 14 Mars, à 20 h. 15.

1<sup>o</sup> M. QUENEY. — *Primula vulgaris* Huds. et *Primula atlantica* Maire et Wilczek.

2<sup>o</sup> M. PERRA. — Sur *Omphalodes verna* en Saône-et-Loire.

3<sup>o</sup> M. NÉTIEN. — Documents pour servir à l'histoire de la géobotanique lyonnaise.

4<sup>o</sup> Présentation de plantes fraîches.

Plantes vivaces.....	150 sp.
Plantes bulbeuses.....	48 —
Plantes annuelles.....	300 —

2° l'évolution en deux sens opposés de la broussaille est due principalement à l'action de l'homme ; cette évolution qui se continue aboutira probablement, dans un avenir prochain, à la destruction de la 2<sup>e</sup> zone et à la dégradation de la zone centrale ; quant à la Forêt de Bainem elle restera un lieu de promenade et d'agrément, en même temps qu'un champ d'expérience pour les forestiers ; enfin, elle constituera une réserve pour la flore spontanée quand les deux premières zones auront été détruites.

#### BIBLIOGRAPHIE.

1. — BATTANDIER et TRABUT. L'Algérie, 1898. *Flore de l'Algérie et de la Tunisie*, 1896.
2. — LAPIE. Études de phytogéographie sur la Kabylie du Djurdjura, Paris, 1909. Delagrave. (*Revue de géographie*).
3. — D<sup>r</sup> R. MAIRE. Carte phytogéographique de l'Algérie et de la Tunisie et notice jointe. *Comptes rendus des excursions de la S. B. Fr. Bulletin de la Société*, 1914.
4. — L. ROYER. *Bulletin du service de la carte géologique de l'Algérie*, 2<sup>e</sup> série, fascicule II, 1933.
5. — *Bulletin des recherches forestières du Nord de l'Afrique, l'œuvre du reboisement en Algérie*, tome I, 2<sup>e</sup> fascicule 1914 (obligeamment, communiqué par M. de Peyerimhoff, Conservateur des Eaux et Forêts à Alger).
6. — Les documents relatifs au climat nous ont été communiqués par l'Observatoire et Institut physique du Globe d'Alger.

### Confucius, inspecteur de la vente et de la distribution des grains et la culture du Maïs en Chine au VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

Par R. WAGNER (de Neuilly).

Le rôle de Confucius (Khong-Fou-Tseu) <sup>1</sup> comme mandarin subalterne du royaume de Lou, chargé de l'inspection de la vente et de la distribution des grains, est généralement peu connu. En effet on se représente le plus souvent le célèbre philosophe et historien, dans sa mission d'éducateur des peuples et des gouvernants, auxquels il enseignait la sagesse, en s'efforçant à faire partager par tous son immense amour de l'humanité souffrante <sup>2</sup>.

---

1. Les « Tableaux chronologiques » chinois placent la naissance de Confucius, à la 11<sup>e</sup> lune de la 21<sup>e</sup> année du règne de Lin-wang (roi intelligent), dans le royaume feudataire de Lou, province actuelle du Chan-Toung (Orient montagneux), 551 avant notre ère. On trouve dans des écrits américains récents, une orthographe plus moderne : « K'ung-Fu-Tzu ».

2. « La Chine a pratiqué les maximes les plus pures de la morale, tandis que l'Europe et presque tout le reste du monde étoit dans l'erreur et dans la corruption... Confucius étant mort il fut pleuré de tout l'Empire, qui dès ce temps l'honora comme un saint... Son humilité et sa modestie donneroit lieu de juger que ce n'a pas été un pur Philosophe formé par la raison, mais un homme inspiré de Dieu pour la réforme de ce nouveau monde. » *Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine*, par Messire Louis-Élie DUPIN, Docteur en Théologie de la Faculté de Paris à Paris, 1701 — « Le mépris que Confucius faisoit des richesses et des choses fragiles, sa sobriété, sa tempérance, sa modestie, son humilité, vertu qui a manqué aux anciens Sages, persuadèrent à plusieurs que ce Philosophe n'étoit pas du nombre de ceux qui n'ont eu d'autre guide que les lumières de la raison, mais qu'il étoit destiné dans les décrets de la Providence, à dissiper les ténèbres de l'Orient, par sa doctrine et par son exemple. » *Histoire de la Compagnie de Jésus*, tome second, p. 527, par le Père Joseph JOUVENCI, Prêtre de la même Compagnie. A Rome 1710. Avec la permission de Michel-Ange TAMBOURIN, Général de la Société de Jésus.

Cependant, avant d'enseigner à la foule les devoirs réciproques de l'homme et le respect des ancêtres, sources de bonheur, selon lui, sur la terre, Confucius avait été, dans sa jeunesse, un fonctionnaire fort diligent, penché avec assiduité sur les choses des champs et leur culture. Il conserva toute sa vie cet amour pour l'agriculture et même lorsqu'avancé en âge il fut devenu le conseiller des gouvernants, il choisissait parmi ses nombreux disciples<sup>1</sup>, quelques-uns d'entre eux qui lui étaient particulièrement chers, pour l'accompagner lors de ses longues promenades dans la campagne où il allait voir mûrir la moisson et danser les villageois<sup>2</sup>.

C'est à l'âge de vingt ans<sup>3</sup> que Confucius débuta dans ses modestes fonctions d'inspecteur, qu'il continua pendant quatre années et qui ne furent interrompues que par un long deuil qu'il s'imposa, pour pleurer pendant trois ans, dans la solitude, la mort de sa mère.

Tant qu'il s'occupa de ses pénibles fonctions d'inspecteur on vit la campagne changer d'aspect et devenir fertile ; des soins plus intelligents donnés aux troupeaux les firent accroître et les cultivateurs, dont les récoltes devinrent plus abondantes, vivaient dans la paix et le bien-être. L'époque du mandarinat de Confucius fut un temps heureux pour l'agriculture dans le royaume de Lou. L'habitude était, dans les États feudataires qui partageaient l'empire à cette époque, que les hommes en place confiaient à des mercenaires, le soin de veiller aux détails de la fonction et aux obligations qu'ils auraient dû remplir personnellement. Il n'en fut pas ainsi avec Confucius qui voulut tout voir et tout faire par lui-même, afin de remédier aux abus. Chaque jour, dès l'aurore, il était présent, un des premiers, dans le lieu où se faisaient les ventes de grains et autres denrées. Il examinait avec attention tout ce qui était destiné à la nourriture et plus particulièrement les céréales, qui étaient l'objet principal de sa fonction. Après avoir pris conseil d'hommes experts et désintéressés, il fixait les prix de manière équitable, sans faire tort ni au vendeur ni à l'acheteur<sup>4</sup>. Il rejetait impitoy-

---

1. Le Père RICCI, dans son *Histoire des Missions de la Chine*, dit : « On voit au lieu le plus considérable de ce Temple (le temple de Confucius), la statue de Confucius où son nom est écrit en lettres d'or dans un beau cartouche, à côté duquel sont placés les statues de quelques-uns de ses disciples, que les Chinois ont mis au nombre des Dieux du second ordre. »

2. « Khong-fou-tseu et ses disciples étaient allés un jour se promener hors de la ville, jusqu'au bourg nommé « Wou-yu », où l'on exécutait les danses qui avaient lieu lors des sacrifices que l'on offrait pour obtenir de la pluie. Le philosophe trouva les danses bien différentes des anciennes, qui inspiraient l'honnêteté et la vertu, tandis que celles dont il fut témoin n'exprimaient que l'indécence et la lubricité. Il en gémit amèrement devant ses disciples. « Le Sage doit les voir une fois ; cela suffit pour les apprécier ce qu'elles valent et être en droit d'en parler avec mépris. » *Discours familiers sur la vie de Khouâg-fou-Tseu*. « Il faut connaître pour user ou s'abstenir » a dit aussi LUCIEN au II<sup>e</sup> siècle. « A partir de l'époque des Song, les danses ne gagnèrent ni en décence ni en grâce, elles devinrent si obscènes, et la licence y fut portée à un tel point, qu'elle excita souvent l'attention des empereurs, des ministres, des mandarins, et qu'elle provoqua la sévérité des lois. » P. GOUBIL, *Notes sur le Chou-King*.

3. N'est-ce pas curieux de constater, que c'est aussi à l'âge de vingt ans, que le plus célèbre agronome de la France, Olivier DE SERRES, a commencé sa carrière d'agriculteur qui devait le conduire à donner, dans le *Théâtre d'Agriculture*, ses enseignements si utiles à nos aïeux ?

4. Sous la dynastie des « Tchéou » (1134-206), il y avait des tribunaux de police qui avaient inspection immédiate sur les ventes et les achats de toutes les choses qui servent à l'usage de la vie. Ces tribunaux déterminaient chaque jour le prix des denrées et des marchandises. Ils imposaient des droits qui n'étaient payés que par les riches, et dont par conséquent les pauvres étaient exempts. L'argent que l'on retirait de ces droits était mis en réserve dans les épargnes

blement toute denrée qui lui semblait de mauvaise qualité et de nature à nuire à la santé du consommateur.

La persévérance qu'il mit dans ses efforts substitua bientôt l'ordre et la bonne foi aux excès qui étaient à déplorer dans cette branche de l'administration.

Au cours de ses promenades dans la campagne, il s'instruisait auprès des agriculteurs des détails de leurs travaux quotidiens. Il les questionnait sur la nature du terrain qu'ils cultivaient, sur les engrais les plus efficaces pour le rendre fertile, sur les cultures les mieux appropriées à la qualité de la terre <sup>1</sup>, et sur une foule de sujets non moins importants qu'il lui était impossible d'apprendre <sup>2</sup> dans les livres. Il visitait ensuite les greniers et les magasins où étaient conservés les céréales et le riz <sup>3</sup>. Il interrogeait les uns et les autres, sur les précautions à prendre pour empêcher les grains de fermenter, pour les préserver de l'humidité, pour les garantir des attaques des insectes et pour les maintenir en bonne condition jusqu'à l'époque du débit.

« Il s'informait de la diminution qu'ils éprouvaient après un certain temps, du prix du premier achat, de celui de la vente, de la perte du grain (?), des raisons particulières qui pouvaient occasionner l'une ou l'autre. »

Il étudia les moyens d'augmenter le rendement des champs, il demanda s'il ne serait pas possible d'obtenir de meilleurs résultats et des récoltes plus abondantes en alternant les cultures <sup>4</sup> et s'informa de bien d'autres choses

---

du souverain qui en faisait faire la distribution aux vieillards sans soutien, aux pauvres, aux ouvriers qui manquaient de travail, et à tous ceux que l'on jugeait être dans le besoin. G. ПАУТНИЕР, *La Chine*, p. 104.

1. L'an 216 av. J.-C., il fut ordonné à tout laboureur de fournir un état de ses biens et de la nature de ses récoltes pour servir à la préparation d'un grand cadastre qui donnerait tous les détails d'un plan général de l'empire. D<sup>r</sup> James LEGGE, *Ch'in Shih-Hwang-Ti, premier souverain de la dynastie des Ch'in. Mémoires de la Société Sinico-Japonaise*.

2. « Hand labour, naturally prevails to a great extent in acountry mainly filled by small proprietors, who can afford no assistance beyond what can be provided by the family. Every one, from grandmother to baby toddler, however, lends a hand, and the result seems about as effective as proper implements would bring about, though the expenditure of energy is much out of proportion. » J. R. CHITTY, *Things seen in China*, p. 128.

3. Les historiens chinois nous apprennent que l'empereur Wen-Ti (empereur lettré) de la dynastie des Soui (581-604) fit construire deux greniers publics immenses, dont l'un avait deux lieues de tour. Ces greniers servaient à soulager la misère du peuple dans les temps de disette, alors que les récoltes avaient manqué, ou que des provinces avaient été ravagées par les inondations. Le devoir des mandarins était d'ouvrir ces greniers aussitôt que les grains manquaient sur les marchés et de les distribuer au prix le plus modique. Il existait des tribunaux chargés de prélever sur ces greniers les quantités de grains nécessaires pour ensemenacer les terres incultes ou pour fournir aux laboureurs ruinés par les inondations, afin que toutes les terres de l'empire fussent en culture. « Une branche de l'agronomie qui paraît avoir été la plus perfectionnée par les Chinois, sans doute en raison du rôle important qu'elle joue dans leur politique, c'est celle de la conservation des grains durant plusieurs années. Le système des greniers publics, où l'impôt en nature s'accumule dans les années d'abondance, et que l'empereur ouvre libéralement dans les années mauvaises, est un des rouages les plus importants du gouvernement chinois... L'établissement de bons silos, dans les provinces où le sol est souvent humide, présente des difficultés que jusqu'ici on n'a pu surmonter que très imparfaitement chez nous ; tandis qu'en Chine on en construit d'irréprochables au milieu des districts les plus marécageux. » *Recherches sur l'agriculture et l'horticulture des Chinois*, d'après la grande Encyclopédie « Chéou-chi-Thong-Khao », par Léon d'HERVEY SAINT-DENYS, p. 35.

4. D'après ce texte on pourrait croire que l'alternance des cultures n'aurait pas été pratiquée en Chine avant Confucius et qu'il en serait l'inventeur. S'il en était bien ainsi, ce fait serait très curieux et présenterait un grand intérêt pour l'histoire de l'agriculture. Cependant il semble douteux que la bienfaisante méthode de l'alternance des cultures n'ait pas été connue en Chine

semblables <sup>1</sup> ; après avoir reçu tous les éclaircissements qui lui semblaient nécessaires, il donnait ses ordres et veillait attentivement à ce qu'ils fussent exécutés. Les résultats qu'il obtint dépassèrent, paraît-il, toutes les espérances. Il s'acquît une telle réputation, pour ses connaissances en agriculture, que bien des années plus tard, on attendait avec impatience son retour au royaume de Lou, pour connaître son avis sur les meilleurs moyens de restaurer l'agriculture dans sa patrie, tant on se rappelait qu'à l'époque où il était inspecteur, les terres avaient été portées au plus haut degré de fertilité.

Lorsqu'à l'âge de quarante-sept ans, Confucius devint ministre du roi de Lou, ses premiers soins furent, naturellement, pour l'agriculture. « Le nouveau magistrat tourna ses vues du côté des cultivateurs : cette classe d'hommes, la plus utile de toutes, lui parut mériter des attentions particulières, et il les lui donna <sup>3</sup>. Il envoya d'habiles experts pour visiter les terres, et il leur

---

antérieurement au VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. On sait que les auteurs qui ont décrit l'agriculture grecque et romaine, bien avant l'ère chrétienne, ont parlé des jachères et de l'alternance de récoltes ayant des exigences différentes de celles précédemment cultivées sur le même terrain. « La jachère, qui est l'enfance des rotations, n'était pas usitée en Chine, non par défaut de connaissances de la part des Chinois, mais par suite de la nécessité de demander tous les ans à la terre les mêmes produits. C'est la conséquence forcée de cet extrême morcellement du sol qui existe en Chine. » LÉON D'HERVEY DE SAINT-DENYS.

Si la terre est bonne pour le Chinois et le nourrit depuis plusieurs milliers d'années avec abondance, celui-ci de son côté la traite avec un soin pieux et reconnaissant. L'assolement des terres est réglé de façon à subvenir aux besoins de l'immense population ; l'agriculture est vénérée, la caste agricole est censée tenir le premier rang, le souverain est considéré comme le premier cultivateur de son empire. » G. RAYNAUD, « L'influence des milieux en Chine ». Mémoires de la Société Sinico Japonaise. « Aujourd'hui, en Chine (1889), bien qu'il y ait encore nombre de grands domaines, c'est la petite propriété qui domine ; aussi la terre est-elle cultivée avec soin et courage, d'autant plus que par la loi toute terre laissée en jachère pendant trois ans est confisquée. » G. RAYNAUD, L. C.

1. « En temps de paix, il se familiarisoit avec les plus petits, s'égaroit exprès de ses gens pour se mêler parmi les villageois et parmi les marchands dans les hôtelleries auxquels il faisoit cent questions pour apprendre d'eux les vérités qu'il savoit bien qu'on ne lui osoit dire. » PÉRÉFIXE, *Histoire du roi Henri le Grand*.

Notre roi Henri IV aimait l'agriculture et s'informait auprès des humbles, de la même manière que Confucius.

2. L'agriculture, comme on le sait, a toujours été tenue en grand honneur en Chine. La « cérémonie du labourage » par les empereurs, est d'une grande antiquité, elle remonterait, d'après les historiens chinois, à l'origine de la monarchie dans ce pays. On trouve cette cérémonie décrite dans le *Koue-Yu*, il y vingt-cinq siècles, et elle est indiquée dans cet écrit comme étant déjà très ancienne ! Un des frères de l'empereur Yao (2337 av. J.-C.) fut « Intendant de l'Agriculture ». Les rois de la dynastie des Tchéou portèrent une grande attention à l'agriculture et cet exemple fut suivi par la plupart des autres dynasties. L'empereur Chi-Tsoung (954-959) fit placer dans son palais une charrue et un métier à tisser pour que la vue de ces instruments lui rappelassent sans cesse les bienfaits de l'agriculture. Au XIII<sup>e</sup> siècle, l'historien Persan Rachid Eddin qui avait visité la Chine au temps de Khou-bi-lai-Khan dit : « Le khataï (Chine) est un pays très étendu et extrêmement cultivé. Il n'existe dans le monde, aucun pays aussi bien cultivé ni aussi peuplé que celui-ci. » On lit dans la relation du « Voyage de l'ambassade de la Compagnie des Indes orientales hollandaises vers l'empereur de la Chine », en 1794 et 1795 : « J'aperçus avec surprise, dit Van Braam, vis-à-vis du carrosse (présent de Lord Macartney) et du côté opposé au salon (dans le palais impérial de « Youan-Ming-Youan, Jardins d'une clarté parfaite) une chose qui contrastait fort avec cette voiture, c'est-à-dire un chariot chinois, à quatre roues égales, fort commun, peint en vert et ayant en tout la forme des chariots avec lesquels on va chercher le fumier en Hollande... Je me livrais aux conjectures lorsqu'on m'apprit que ce chariot est celui dont on fait usage lors de la cérémonie annuelle où l'empereur rend un hommage solennel à l'agriculture dans le temple de la Terre. »

enjoignit d'en prendre une connaissance exacte, afin de ne rien faire ou établir qui put tourner au préjudice de quelqu'un <sup>1</sup>. A leur retour, il profita des lumières qu'ils lui donnèrent pour faire des règlements analogues aux qualités des différents terrains, qu'il rangea sous cinq classes générales. Sous la première classe étaient compris les terrains élevés et arides ; sous la seconde, les terrains humides et bas ; sous la troisième, les terrains sablonneux et presque stériles ; sous la quatrième, les terrains compacts gras, mais presque argileux ; sous la cinquième, enfin, les terrains qui, par une culture plus ou moins soignée, pouvaient être portés à tous les degrés de fertilité <sup>2</sup>. Il détermina de plus, pour chaque classe, le genre de denrées qu'on devait lui confier ; il fixa le temps où l'on devait semer et planter, et celui où l'on devait recueillir, afin que chaque denrée fût au point de maturité convenable. Ces règlements, exactement observés, procurèrent une nourriture abondante et saine <sup>3</sup>. »

On sait que les céréales <sup>4</sup> ont de tout temps tenu une place prépondérante dans la nourriture des Chinois, quoique le riz ne fut pas également abondant dans toutes les provinces, et qu'il fut même considéré comme un aliment de luxe dans le nord de la Chine ; mais ce que l'on sait moins, c'est que du temps de Confucius, l'habitude était déjà de manger les fruits au début d'un repas et les grains à la fin, ainsi que cela se pratique encore de nos jours en Chine, où un ou deux bols de riz fumant, cuit à l'eau, avalés sans assaisonnement, terminent les repas des Célestes qui n'ont pas encore sacrifié aux modes européennes.

L'historien chinois auteur du *Kia-yu* ou *Discours familiers sur la vie de Khoung-fou-tseu* rapporte cette anecdote intéressante. Un jour qu'il se trouvait à table avec le roi de Lou <sup>5</sup>, notre philosophe mangea d'abord les

---

1. En Chine le bois manque, les forêts ont été abattues pour faire place aux cultures. G. RAYNAUD, *L'influence des milieux en Chine*. « La culture a tout envahi, en Chine, quelquefois même jusqu'à la surface des rivières, qu'en certains endroits elle couvre de jardins flottants. » LÉON D'HERVEY SAINT-DENYS.

2. Ce n'est pas seulement à l'excellente qualité de la terre qu'est due la richesse agricole du pays, c'est aussi à son arrosage naturel par d'innombrables rivières, par des canaux naturels ou artificiels. GEORGES RAYNAUD, *L'Influence des milieux en Chine*.

3. G. PAUTHIER. *Loc. cit.*

4. « Millet and other grain is generally ground in a mill, somewhat after the ancient English pattern, and such as still obtains in Syria, the handles being turned by human labour in cases where no donkey forms part of the farm stock ». J. R. CHITTY. *Loc. Cit.* « The soil is a very rich loam, and yields abundant crops of rice, wheat, sweet potatoes, beets, beans, pea-nuts, and the other staples of Chinese food. » Bayard TAYLOR. *India, China and Japan*, 1853, p. 350. « Ce que nous admirons surtout chez les Chinois, ce sont les efforts continuels d'une population exubérante qui doit arracher sa subsistance au sol ; efforts sans lesquels la disette, avec son hideux cortège de troubles et de maladies, viennent fondre sur le pays ». LÉON D'HERVEY SAINT-DENYS. « L'agriculture chinoise abonde en main-d'œuvre et n'opère qu'en petit ; c'est un véritable jardinage exercé sur le sol agricole ; aussi les auteurs chinois donnent-ils, au sujet des soins réclamés par les céréales, des instructions plus minutieuses que celles qu'on trouverait chez nous dans un traité de floriculture. L. D'HERVEY SAINT-DENYS, d'après ROBERT FORTUNE (traduit de l'anglais).

5. Le Chan-Toung, autrefois royaume de Lou, est aujourd'hui le territoire le plus peuplé de la Chine ; ce fut toujours une des provinces les plus riches dont l'agriculture était réputée, on y cultivait principalement, le blé, le millet, le maïs, le riz, le coton, le pavot, le « so-yeou » sorte de pois dont on tirait de l'huile, et enfin, les plantes médicinales. Malheureusement cette province a été entièrement déboisée pour faire place aux cultures. L'industrie de la soie y était florissante et le commerce très actif.

céréales et réserva les pêches pour la fin du repas. Les convives du roi se mirent à rire croyant que c'était de la part de Confucius un manque d'usage ou une distraction. Le roi ne fit pas comme eux et dit au philosophe : « Maître, mes gens rient de vous voir manger les grains avant les fruits, ils sont surpris qu'un homme qui a fréquenté la cour, et qui connaît les usages, renverse ainsi l'ordre. » Confucius répondit : « Prince, je ne renverse pas l'ordre, je le rétablis. J'ai donné la préférence aux grains sur les fruits, parce que les céréales étant la principale nourriture de l'homme <sup>1</sup>, depuis qu'il vit en société, elles méritent de la part de l'homme, cette préférence sur tous les autres aliments. Elles la méritent encore par elles-mêmes, parce qu'elles n'ont aucun de ces défauts, plus ou moins nuisibles, dont les autres aliments sont rarement exempts, et que tout ce qui les constitue est bon. C'est pour cette raison que, dans les offrandes qui accompagnent ou précèdent les sacrifices solennels que l'empereur offre à l'Esprit du Ciel et de la Terre, de même que dans celles qui ont lieu lorsqu'il rend hommage à ses ancêtres, les grains tiennent le premier rang. Il offre des grains ou de la pâte cuite, faite avec de la farine de céréales ; mais il n'offre pas de pêches <sup>2</sup>. L'ancien usage, cet usage que Yao <sup>3</sup> et Chun <sup>4</sup> n'ont pas dédaigné de suivre, et auquel après eux se sont conformés les plus illustres empereurs, était de manger les grains avant les fruits, et j'ai cru devoir moi-même m'y conformer devant Votre Majesté, pour lui en rappeler le souvenir <sup>5</sup>. »

Cet ancien texte fournit un renseignement peu connu sur la prépondérance que les Chinois donnaient aux céréales sur les fruits, près de vingt-cinq siècles avant le Christ ; on en pourrait déduire qu'ils furent de plus anciens agriculteurs qu'arboriculteurs fruitiers.

« Toung-tchoung-chou » qui fut ministre de l'empereur Wou-Ti en 140 av. J.-C., disait : « Le ciel produit les cinq espèces de grains et les six espèces

---

1. Il est dit dans le « Tai-thsing-i-thoung-tchi » à propos de l'Autel « Ki-ko-thân » (Autel de la prière pour obtenir les fruits de la terre en abondance) à Pékin : « Chaque année au commencement de la nouvelle lune du premier mois, on y offre révérencieusement un sacrifice au « Chang-ti » (Souverain suprême) pour l'implorer en faveur des grains de la terre de l'année. » « Le temple dédié aux cinq espèces de céréales (Ou-ko-miao) est situé à deux lieues au nord-est de la ville de Sou-soung (Province de Gan-Hoüi), où l'on offre des sacrifices au « labourer divin » (Chîn-noung) et à la reine ou déesse des céréales (Héou-tsi), la Cérés chinoise. » G. PAUTHIER.

2. D'après « Le Livre des Montagnes et des Eaux » le Chan-Hai-King, antique géographie chinoise, le Pêcher sauvage croissait sur les monts Ki-Chan et Meng-Tse dans les montagnes de l'Est. Cet arbre fruitier, s'étendait aussi en une forêt de trois cents lis, appelée Tao-Lin ou « Forêt des Pêchers » sur les flancs du mont Koua-Fou, forêt habitée depuis la plus haute antiquité par les chevaux sauvages. Disons, en passant, que ceci ne laisse rien subsister de la théorie chère à certains botanistes, qui ont écrit que le Pêcher était originaire de la Perse ! On peut lire d'ailleurs dans l'*Éloge de Moukden* traduit par AMOR, poème de l'empereur Kien-Long (1736-1795), que l'Abricotier et le Pêcher sont des arbres sauvages de la Mandchourie. Le voyageur Prjévalski a trouvé le Pêcher croissant à l'état sauvage, avec le noisetier et d'autres arbustes, dans les monts Mouni-Ooula en Mongolie méridionale, qui nous semble bien être le berceau de cet arbre fruitier.

3. Yao, empereur du deuxième cycle, 2337 av. J.-C.

4. Chun, empereur du septième cycle, 2277 av. J.-C.

5. « Il est dit dans l'Histoire des Han », par « Pan-Kou », « que Khoung-fou-tseu (né dans la province de Chan-Toung, de son temps royaume de Lou) mit en ordre les six king afin de développer et de propager la doctrine des anciens empereurs Yao et Chun, ainsi que des trois premières dynasties. » G. PAUTHIER. *La Chine*.

d'animaux domestiques<sup>1</sup> pour nourrir l'homme ; la soie, le chanvre, le coton etc., pour le vêtir<sup>2</sup>. »

Bretschneider a cru pouvoir affirmer que les cinq grains usités dans la cérémonie annuelle du semis des céréales instituée par l'empereur « Chin-Noung », dans les temps semi-historiques, c'est-à-dire vers 3218 avant notre ère, étaient le froment, le riz, le sorgo, le millet et le soja. Il n'est pas question du Maïs pourtant connu en Chine depuis des temps très reculés.

Ce qui nous ferait croire que Bretschneider s'est peut-être trompé, c'est que le soja est une légumineuse et non pas une graminée et qu'il est doux (jusqu'à preuve du contraire) que les Chinois aient compris le « Dolichos Soja L. » parmi les cinq grains. Quoiqu'il en soit, il est certain qu'à l'époque de Confucius, le Maïs était déjà cultivé en Chine ainsi qu'en fait foi un texte ancien, précieux monument de l'antiquité chinoise. Il s'agit du Koue-Yü, recueil de discours gouvernementaux publiés par un lettré du iv<sup>e</sup> siècle de l'ère ancienne ; document d'une authenticité incontestée qui a toujours été tenu en honneur par les lettrés de l'Empire du Milieu et qui « peint au vif la civilisation de la Chine dans la période qui s'étend du x<sup>e</sup> au v<sup>e</sup> siècle avant J.-C.<sup>3</sup> ». Dans la seconde partie de cet ouvrage le « Lou-Yu » ou « Discours de Lou », concernant le royaume de Lou, « petit État aux bornes étroites, aux mœurs douces et pacifiques », dit M. de Harlez, on trouve ce passage : « Ki-wen-tze fut ministre de Siuen et de Tchong, sans qu'il s'enrichît en aucune manière ; ses épouses n'eurent point de robes de soie et ses chevaux n'eurent point de maïs à manger. Tchong-sun-ta lui dit un jour : Vous avez été premier ministre de deux princes et vous n'avez jamais donné des robes de soie à vos épouses, ni du maïs à vos chevaux<sup>4</sup>. Aussi l'on estime que vous aimiez

---

1. Le cheval, le bœuf, la poule, le cochon, le chien et le mouton.

2. Les Chinois avaient imaginé, bien des siècles avant les Européens, le moyen de défense des classes prolétariennes qu'on appelle la grève, ils pratiquaient même dans certains cas la grève de la faim : « Une institution qui a été et est encore fort utile, celle du corps de métier, empêche l'exploitation trop féroce des ouvriers par les patrons, des fermiers par les grands propriétaires terriens. Les grèves sont le principal moyen d'action de ces associations ; elles réussissent d'autant mieux que le Chinois a le mépris absolu de la mort et peut aller jusqu'au suicide par la faim. » Georges RAYNAUD, *L'influence des milieux en Chine*.

3. C. DE HARLEZ, *Mémoires du Comité sino-japonais*, Paris 1891.

4. Le fait de nourrir les chevaux avec du grain était considéré comme un luxe ; à l'occasion d'une mauvaise année, alors que les récoltes avaient manqué dans plusieurs provinces ; Koung-Yu adresse, vers 48 av. J.-C., une remontrance à l'empereur Youan-Ti, de la dynastie des Han, pour lui reprocher ses frais inutiles : « Les dépenses de l'impératrice sont très grandes ; cependant le peuple est dans la misère. Un grand nombre de vos sujets les plus pauvres meurent de faim ; plusieurs demeurent sans sépulture... et cela pendant que vos écuries sont pleines de chevaux nourris de grains. » Le philosophe Meng-Tseu, qui florissait au iv<sup>e</sup> siècle avant notre ère, avait déjà adressé les mêmes reproches au roi Wei, souverain d'un des petits États de la Chine : « Vos écuries sont pleines de chevaux engraisés avec du grain, mais le visage décharné du peuple montre la pâleur de la faim. » Au rapport du P. Gabriel Magalhan qui passa vingt années en Chine à la fin de la dynastie des Ming ; on portait tous les ans à l'empereur 21.500 sacs de fèves et encore d'autres graines, plus deux millions et demi de bottes de paille pour ses chevaux, Le nombre de chevaux que les empereurs tartares entretenaient étant beaucoup plus grand, ces quantités de fourrage et de grains furent augmentées par la suite. « La nourriture et l'entretien des mulets et des chevaux sont aussi peu compliqués que leur logement, dit Eugène BUIS-SONNET..., on leur donne des roseaux et de la paille de sorgo hachés en abondance, et ce n'est que deux ou trois heures après l'arrivée qu'on leur donne une petite quantité de millet ou de maïs mélangé de haricots.... et il faut croire que cette manière de soigner les bêtes ne leur est pas

vraiment l'État et ne l'avez-vous point rendu florissant ? Wen-tze répondit : Contemplant l'état du royaume, j'y voyais des hommes se nourrissant de mets grossiers et portant de mauvais vêtements. Comment aurais-je osé parer mes épouses, soigner mes chevaux et ne pas secourir les hommes ?... Wen-tze redit ceci à Meng-hien-Tze qui médita ces paroles pendant sept jours et depuis les vêtements de ses épouses secondaires ne dépassèrent pas la mesure de sept schings et la nourriture de ses chevaux ne dépassa la jeune herbe et la fleur de millet <sup>1</sup>. »

Dans les rimes du poète Tchu-Kouang-Hi (708-775), il est aussi question du Maïs : « Si chaque année vous ensemencez de maïs trente « meou » <sup>2</sup> de terre, si vous plantez environ cent pieds de mûriers, vous pourrez traiter souvent vos amis, puisque vous aurez en abondance grain et soie. »

Les Chinois croyaient, d'après d'anciens auteurs, que le Maïs leur était venu de l'Ouest, c'est-à-dire de la Mongolie inférieure, à une époque très ancienne, indéterminée, mais qui remonterait bien avant notre ère ; ce qui n'infirmait pas son origine américaine, qui paraît à peu près établie.

Les textes que nous avons cités jettent bas les théories boiteuses qu'on s'est plu trop longtemps à échafauder (sans preuves à l'appui et surtout sans en référer aux anciens textes), concernant l'introduction en Chine du Maïs par les Européens, seulement après l'expédition de Christophe Colomb en Amérique.

Parmi les autres botanistes qui se sont trompés sur ce sujet, A. DE CANDOLLE a écrit que le Maïs n'était pas connu en Chine avant la découverte du nouveau-monde et que cette précieuse graminée n'aurait été transportée en Asie, par les Européens, que vers les derniers temps de la dynastie des Ming, qui prit fin en 1644.

BONAFOUS a signalé (*Hist. nat. agric. et économ. du Maïs*) que le Maïs était anciennement cultivé dans l'Empire du Milieu. Il a rappelé que l'auteur Chinois LI-SCHI-CHEN a parlé de cette graminée dans un traité d'histoire naturelle, le *Pen-tsao-Kang-Mou* <sup>3</sup>, où la plante est décrite et représentée avec le caractère chinois qui la désigne.

A. DE CANDOLLE a rejeté ce fait comme étant sans valeur, selon lui, car,

---

préjudiciable, car je n'en ai jamais vu douées d'une robusticité plus grande que celles de ces pays-ci. » De Pékin à Shangai » lettre du 26.12.1868, un vol. chez Amyot, édit.

Anciennement, en Chine, on teignait la crinière des chevaux en rouge : « Pi-koung, à la tête des princes vassaux d'orient, entra par la porte à droite, on rangea les chevaux (présents des princes vassaux) de quatre en quatre ; ils étaient de couleur tirant sur le jaune, et leur crinière était teinte en rouge » (1078 av. J.-C. Commencement du règne de Kang-Wang. Livre des Annales). « Un arbre qui ressemble au peuplier, et qui a des veines rouges croît sur cette montagne (le mont Toung-Chi), sa sève est comme du sang ; il ne donne pas de fruit. On le nomme « Ki ». Le suc de cet arbre est employé pour en frotter les chevaux (auxquels il donne une belle apparence) « Chan-Hai-King. » Le Livre des Montagnes et des Eaux.

1. Traduction de M. C. DE HARLEZ, L. C.

2. Le « meou » ou « mou » égale exactement 623 mètres 75 centimètres carrés, c'est-à-dire qu'il y a cent « méous » dans un « king » lequel vaut un peu plus de 6 hectares. En conséquence, le conseil du poète est de consacrer à la culture du maïs environ 19.000 mètres carrés du terrain de la « maison des champs ».

3. D'après Stanislas JULIEN et C. DE HARLEZ, le *Pen-tsao-kang-mou*, est le *Livre des plantes médicinales* qui aurait été traduit en mandchou. Les botanistes J. HOFFMANN et SCHULTES écrivent en parlant des matériaux qui leur ont servi à dresser leur index botanique de plantes de la Chine et du Japon : « Le « Pen-s'ao-kang-mo », ou l'histoire naturelle chinoise de Li-chi-tchin, édition japonaise, etc... »

dit-il, le traité en question aurait été publié vers 1552 de notre ère, et le Maïs aurait pu être introduit en Chine au cours du demi-siècle qui s'était écoulé depuis la découverte de l'Amérique.

Nous croyons devoir faire remarquer, qu'il est infiniment peu probable que chez un peuple si lent à se mouvoir, si attaché aux traditions, comme est le peuple Chinois<sup>1</sup>, la culture du Maïs aurait été décrite dans la première moitié du xvi<sup>e</sup> siècle, s'il n'y avait que peu d'années que ce végétal avait été introduit dans ce pays. Les bonnes raisons ne manquent pas pour autoriser à croire que c'est tout le contraire qui a eu lieu, ainsi qu'on en trouve déjà une preuve dans les textes que nous citons plus haut. La vérité est que l'introduction du Maïs en Chine était déjà vieille de deux ou trois mille ans, peut-être, lors de l'expédition de Colomb vers l'Amérique, car rien n'autorise à supposer que cette céréale fût une nouveauté en Chine au temps de Confucius.

Disons en terminant que des épis de Maïs ont été trouvés par RIFAUD dans un cercueil de Thèbes et par SCHLIEMANN au cours de fouilles effectuées en Asie Mineure de 1871 à 1882, sur l'emplacement supposé de l'ancienne Troie.

Il résulte de l'ensemble de ces faits, qu'il est inexact, et contraire aux textes antiques, d'écrire que le Maïs était inconnu dans l'ancien monde avant le xvi<sup>e</sup> siècle.

---

### Quelques remarques sur *Pterotheca nemausensis* Cass.

Par J. THIÉBAUT.

La plante décrite ordinairement sous le nom de *Pterotheca nemausensis* par les floristes français a été remarquée en 1763 par GOUAN, professeur à Montpellier qui la recueillit près de Nîmes et la décrivit dix ans plus tard (1773) sous le nom de *Crepis nemausensis*.

Dans l'intervalle il l'avait communiquée à LINNÉ, avec lequel il était en relations très suivies et celui-ci y reconnaissait une plante qu'il avait reçue auparavant de Palestine et qu'il avait nommée *Hieracium sanctum* (c'est-à-dire Épervière des Lieux-saints). De ce fait Gouan indiqua ce synonyme lorsqu'il publia son espèce qu'il aurait dû nommer, pour respecter les règles de la priorité, *Crepis sancta*.

En 1816 CASSINI, se basant sur les caractères des achaines qui sont de deux formes bien différentes dans un même capitule, créait pour cette plante le genre *Pterotheca* et lui donnait le nom de *P. nemausensis*. Mais il ne prenait pas garde que peu d'années auparavant, en 1810, MARSHALL VON BIEBERSTEIN avait créé un genre *Lagoseris* présentant les mêmes caractères et que rien n'autorise à rejeter dans l'oubli. C'est donc le genre *Lagoseris* qui doit être attribué à cette plante, le nom de *Pterotheca* devant tomber dans la synonymie.

---

1. « Aussi la Chine est-elle une sorte d'immense palais de la Belle au Bois dormant où tout reste immuable, figé dans une immobilité qui sans l'intervention de l'Europe n'aurait peut-être jamais eu de fin. » Georges RAYNAUD, *L'influence des milieux en Chine*.

« Le peuple (chinois) aime à étudier sa généalogie à se voir vivre dans le passé, à balayer la poussière qui s'accumulerait sur les tablettes des ancêtres... Dans ce pays, tout repose sur la tradition : la politique, la morale, les arts, les sciences subsistent en vertu des lois primitives. » Théodose PAVIE, traducteur du « San-koue-tchy », *Histoire des trois royaumes*.